

Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Band: 46 (1996)

Heft: 4

Artikel: Grande Guerre et mouvement ouvrier en Suisse : quelques réflexions sur "la lutte la plus féroce et la plus aveugle qu'ait jamais vue l'histoire

Autor: Heimberg, Charles

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-81171>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 13.10.2024

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Grande Guerre et mouvement ouvrier en Suisse

Quelques réflexions sur «la lutte la plus féroce et la plus aveugle qu'ait jamais vue l'histoire»¹

Charles Heimberg

Zusammenfassung

Die Historiographie zum Ersten Weltkrieg entwickelt sich weiter, wenn auch kaum bemerkt von der öffentlichen Meinung. Die Historiker/Historikerinnen haben ihre Erkenntnisse insbesondere durch das Konzept der Kriegskultur erweitert. Furet und Hobsbawm haben kürzlich gezeigt, dass das Verständnis des Ersten Weltkrieges für die Gesamtsicht des 20. Jahrhunderts wichtig ist. Auch für die Geschichte der schweizerischen Arbeiterbewegung ist der Erste Weltkrieg eine Schlüsselphase. Der Aufsatz zeigt, dass sich die Kriegskultur auf die schweizerische Arbeiterbewegung indirekt ebenfalls ausgewirkt hat.

«La guerre est un serpent qui utilise
nos propres dents pour nous mordre.»

Mia Couto

L'historiographie de la Grande Guerre a beaucoup évolué au cours des dernières décennies – on ne peut plus par exemple se contenter d'en interroger les seuls aspects militaires, stratégiques ou strictement diplomatiques – mais cette transformation, cantonnée au monde des historiens, ne connaît qu'un écho limité dans l'opinion publique, contrairement à ce qu'il en est par exemple des fascismes, du communisme ou de la Seconde Guerre mondiale.

Le thème de la Grande Guerre donne régulièrement lieu à des publications qui en renouvellent la connaissance. On peut évoquer tout particulièrement les travaux du Centre de Recherche de l'Historial de Péronne, bien connu depuis qu'il s'est vu confier par un grand quotidien français, *Le Monde*, son feuilleton historique de l'été 1994². Cette équipe d'histo-

1 Citation de Louis Bertoni, l'éditeur du journal anarchiste *Le Réveil*. Voir note 26 ci-dessous.

2 Ce feuilleton a été publié sous la forme d'un ouvrage. Centre de Recherche de l'Historial de Péronne, 14–18. *La Très Grande Guerre*, Paris, Le Monde Editions, 1994.

riens – provenant, ce qui n'est pas sans intérêt, de plusieurs nationalités directement concernées par la mémoire de ce conflit – a surtout développé une analyse culturelle de la guerre par le biais du concept de «culture de guerre». Même si la définition de cette notion reste imprécise et plurielle – en fonction d'usages un peu différents qui peuvent en être faits d'un chercheur à l'autre, et même d'une historiographie nationale à l'autre –, il s'agirait d'un ensemble de représentations qui ont déterminé les sensibilités des populations au cours de cette période singulière du Premier Conflit mondial, déployant leurs effets tant sur le plan politique et idéologique que dans le domaine des comportements individuels. Ainsi la «culture de guerre» aurait-elle été par exemple à la source de l'idée que la guerre pouvait déboucher sur un monde meilleur, ce qui lui aurait permis en même temps d'en justifier les atrocités. En effet, «une des idées centrales de cette historiographie semble bien être que la guerre mondiale ait été largement engendrée, dans sa violence radicale, par la culture de guerre elle-même: celle-ci ne serait pas une conséquence de la guerre, mais sa véritable matrice»³. En d'autres termes, l'horreur de la guerre n'aurait pas été d'abord la conséquence des stratégies et technologies militaires alors en vigueur, ni même de l'enlisement du conflit, mais d'un processus de «brutalisation» dont l'origine serait largement culturelle.

Ce point de vue nouveau pour la réflexion historique peut déboucher sur toutes sortes de thèmes qui permettent de dépasser une certaine vision «aseptisée» de la guerre, comme l'utilisation des enfants au service du développement de cette culture de guerre⁴, la dimension religieuse de l'engagement dans le conflit⁵ ou la souffrance imposée spécifiquement aux femmes à travers les viols et les grossesses dramatiques qui peuvent en découler⁶. Il peut en outre amener d'autres chercheurs à oser entreprendre des travaux centrés non pas sur la «grande histoire», mais sur le vécu quotidien des hommes et des femmes subissant quotidiennement l'état de guerre et ses conséquences⁷. Relevons aussi le cas italien qui peut fournir un terrain privilégié de développement à cette nouvelle démarche dans la mesure où ce pays a vécu quelques mois sous la pression culturelle et

3 A ce sujet, voir en particulier l'«Avant-Propos. Pour une histoire culturelle comparée du Premier Conflit mondial», in Stéphane Audoin-Rouzeau, Annette Becker, Jean-Jacques Becker, Gerd Krumeich, Jay M. Winter: *Guerre et cultures. 1914-1918*, Paris, Armand Colin, 1994, pages 7-10, (page 8 pour la citation).

4 Stéphane Audoin-Rouzeau: *La Guerre des enfants. 1914-1918. Essai d'histoire culturelle*, Paris, Armand Colin, 1993.

5 Annette Becker: *La guerre et la foi. De la mort à la mémoire. 1914-1930*, Paris, Armand Colin, 1994.

6 Du même Stéphane Audoin-Rouzeau: *L'enfant de l'ennemi. 1914-1918. Viol, avortement, infanticide pendant la Grande Guerre*, Paris, Aubier, Collection historique, 1995.

7 Comme par exemple Yves Pourcher: *Les jours de guerre. La vie des Français au jour le jour entre 1914 et 1918*, Paris, Plon, 1994. Cet auteur n'est pas partie prenante du Centre de Péronne, mais

politique d'un courant d'opinion «interventionniste», certes minoritaire mais relativement remuant, favorable à une entrée en guerre qui débouchera dans les faits sur une expérience aussi terrifiante pour le peuple italien que pour les autres⁸.

Pour les historiens d'aujourd'hui, la Grande Guerre constitue un moment fondateur de l'histoire du 20^e siècle. Il n'est par contre pas certain que les implications de cette périodisation largement adoptée soient suffisamment prises en compte dans la réflexion et la recherche. Elle est en tout cas justifiée par le degré d'horreur que le Premier Conflit mondial a atteint en tant que guerre «totale» et «moderne» au sens malheureux de sa très grande capacité destructrice, par le fait que le conflit a dépendu d'une large participation de peuples qui ne sont pas parvenus à l'empêcher et ont même d'abord semblé l'accepter assez largement, mais aussi parce que son issue mènera plus tard à un second conflit, certes fort différent, mais plus tragique encore sur le plan humain⁹.

Furet et Hobsbawm, deux regards sur la Grande Guerre et le 20^e siècle

Deux ouvrages récents, et d'une certaine envergure, proposent un regard synthétique d'historien sur le 20^e siècle, il s'agit du livre de François Furet, *Le passé d'une illusion*, et de celui qu'Eric Hobsbawm a consacré à ce qu'il appelle le «bref vingtième siècle»¹⁰. Ils ne sont ni l'un ni l'autre écrits par des spécialistes de cette période puisque Furet est surtout connu pour ses travaux sur la Révolution française et le siècle qui la suit tandis qu'Hobsbawm est avant tout un spécialiste des mouvements sociaux des 18^e et 19^e siècles. Et si ces deux essais sont chacun à leur manière le fruit de nombreuses années de pratique de l'histoire, les réflexions qu'ils contiennent dépendent aussi, en partie, d'une dimension autobiographique et citoyenne. En effet, alors que François Furet se situe aujourd'hui dans les rangs du libéralisme après avoir milité dans les années cinquante au sein du Parti communiste français, Eric Hobsbawm est resté un compagnon de

son approche est tout à fait originale dans la mesure où elle part réellement du vécu de la population.

8 Voir Mario Isnenghi: *Il mito della Grande Guerra*, Bologne: Il Mulino, 1989 (première édition 1970). Et une étude de l'imaginaire mental autour de cette tragédie et de son vécu: Antonio Gibelli: *L'officina della guerra. La Grande Guerra e le trasformazioni del mondo mentale*, Turin, Bollati Boringhieri, 1991.

9 Affirmation théorique qui est sans doute vraie mais ne correspond pas pour autant à ce qui a été vécu subjectivement par les acteurs de la Grande Guerre.

10 François Furet: *Le passé d'une illusion. Essai sur l'idée communiste au XX^e siècle*, Paris, Robert Laffont/Calmann-Lévy, 1995; Eric John Hobsbawm: *Age of Extremes – The Short Twentieth Century 1914–1991*, 1994 (version italienne utilisée ci-dessous: *Il Secolo breve. 1914–1991: l'era dei grandi cataclismi*, Milan, Rizzoli, 1995).

route de la gauche européenne. Il est donc compréhensible que cette fin de siècle ne leur pose pas tout à fait les mêmes questions.

L'évocation de ces deux ouvrages dans le cadre d'une réflexion sur la Première Guerre mondiale se justifie par le fait que ces deux points de vue synthétiques sur le 20^e siècle se distinguent d'emblée par le regard très différent qu'ils portent chacun sur cette période-clé. Parce qu'elles émanent de deux essais représentatifs des débats ou sensibilités qui traversent le monde des historiens, ces deux manières d'envisager la Grande Guerre nous paraissent chargées de sens. Elles illustrent en même temps son rôle fondamental pour la compréhension de l'ensemble du siècle.

Pour François Furet, la Première Guerre mondiale n'est autre que «le produit finalement improbable, en tout cas imprévu, de rivalités internationales qui eussent pu être gérées avec davantage de sagesse»¹¹. Parce qu'il a concerné un très grand nombre de citoyens, et que les sentiments nationalistes qui en ont été à la base, synthèses de modernité et de tradition, relevaient d'une assise populaire et d'une dynamique sociale difficiles à comprendre de nos jours, l'auteur attribue à ce conflit un caractère démocratique – pour en souligner l'extension et le fait qu'il ait concerné le plus grand nombre – mais sans en nier pour autant la réalité dramatique. Et il ajoute que son issue a mis l'idée de révolution à l'ordre du jour, idée dont le succès serait largement dû au fait qu'elle ait alors été liée à la perspective de la cessation des hostilités.

De son côté, Eric Hobsbawm est sensible aux spécificités de la guerre moderne, totale et de masse, dans lesquelles s'inscrit pleinement la Grande Guerre – dont il relève le caractère atroce sur le plan humain, et il est loin de considérer le déclenchement des hostilités en 1914 comme une sorte d'accident dans l'histoire du capitalisme¹². Il souligne que les objectifs de guerre des principaux belligérants étaient alors sans contenu idéologique distinct mais totalement illimités dans leurs ambitions – ce qui a donné son caractère singulier à ce massacre. Cette expérience de la cruauté et de la destruction totale n'a d'ailleurs guère servi par la suite l'idée démocratique. Il admet aussi que la Révolution d'octobre est fille de la guerre, qu'elle ouvre ainsi une période séculaire – interrompue par les seules années où Hitler est au pouvoir – au cours de laquelle les forces de l'ordre ancien vont se dresser contre celles de l'ordre nouveau. Et il ajoute qu'à l'«ère des catastrophes» – qui correspond aux deux guerres mondiales – a succédé celle «de l'âge d'or» au cours de laquelle l'économie libérale a connu une croissance stable, inespérée et singulière.

11 François Furet: *op. cit.*, page 49.

12 Voir Eric John Hobsbawm, *op. cit.*, pages 33–50.

Les deux auteurs s'accordent sans doute sur bien des constatations, notamment l'idée générale des lourdes conséquences de la période pour l'ensemble du siècle, mais ils n'ont pas le même regard sur le fond. Là où Furet voit, par exemple, dans l'idée communiste la cause majeure des illusions et des malheurs du siècle, Hobsbawm relève, non sans malice, que le régime soviétique n'a paradoxalement pas cessé de «sauver» le capitalisme, en lui montrant la voie de l'interventionnisme d'Etat face à la crise des années trente, en portant un coup décisif à l'hitlérisme, ou en s'écroulant à la fin de la Guerre froide et de ses fantasmes. Là où l'historien français tient à rappeler la force profonde et antérieure de l'idée nationale pour ne pas imputer la logique de guerre aux seuls rouages de l'impérialisme, son collègue britannique évoque la logique jusqu'au-boutiste de la crise diplomatique d'alors et les expériences uniques et terribles qu'elle a imposées à des soldats condamnés à souffrir au fond des tranchées.

Ces deux ouvrages sont en réalité largement conditionnés par la propre lecture du temps présent de leur auteur. Or si ceux-ci sont bien d'accord pour attribuer à la Première Guerre mondiale tout son rôle dans la périodisation traditionnelle du 20^e siècle, ils n'en font pas la même analyse et s'en servent finalement pour caractériser tout différemment ce siècle. Pour l'un, c'est d'abord le triomphe, malgré tout, de ce libéralisme économique et de ce monde bourgeois démocratique que la guerre n'aurait fait que contrarier en propulsant au pouvoir l'idée communiste et ses illusions. Pour l'autre, c'est la terrible «brutalisation» de la pratique des guerres et l'accentuation de leur cruauté, en particulier à l'égard des civils. Mais cette économie libérale répond-elle vraiment aux besoins des peuples avec son installation dans une crise durable au cours de cette ultime phase de «glissement» observée par Hobsbawm dans le dernier quart du siècle? C'est sans doute autour de cette question inscrite dans le présent que le lecteur est finalement amené à se situer entre ces deux mises en perspective du siècle qui ont divergé à partir d'une perception différente de la Grande Guerre.

Un moment crucial pour l'histoire du mouvement ouvrier, y compris en Suisse

L'étude de la période du Premier Conflit mondial n'est pas moins essentielle pour l'histoire du mouvement ouvrier, elle représente pour lui une étape-clé, aussi difficile que significative, et la question de la faillite de l'idéal internationaliste en août 1914 y reste bien évidemment posée¹³. Les

¹³ Voir à ce propos les contributions de René Gallissot et Madeleine Rebérioux in: *Storia del marxismo*, Turin, Einaudi, volume 2, 1979; et un numéro spécial de la revue *Le Mouvement social*, n° 147, mai-juin 1989 (comprenant en particulier des textes de René Gallissot et de Marc

travaux à venir des historiens devraient permettre d'en juger plus finement le caractère profond ou momentané, de réfléchir à plus long terme – et non sans référence à des événements récents – sur ce qu'il pouvait et peut encore y avoir d'illusoire ou de réaliste, de vain ou de nécessaire, dans ce vaste projet universaliste. A ce propos, il convient d'éviter le double écueil d'une idéalisation aveugle ou au contraire d'une négation ironique de cette affirmation internationaliste d'avant-guerre, et de se rappeler qu'en amont, le mouvement ouvrier avait de toute manière appréhendé cette question d'une manière ambiguë et contradictoire, laissant de fait cohabiter en son sein des sentiments pourtant difficilement conciliables – identitaires et patriotiques d'une part, internationalistes et de classe d'autre part¹⁴. Cette problématique devrait sans doute aussi être reprise à la lumière des apports les plus récents de l'historiographie de la Grande Guerre, notamment l'approche culturaliste, tout en tenant compte des derniers développements de l'histoire sociale – en particulier autour des notions d'identités, de normes, de liens ou d'accord sociaux – qui tentent de renouveler la manière d'appréhender la complexité des mécanismes qui font qu'une société existe sans se désagréger¹⁵. Cela permettrait alors – au-delà d'une analyse classique de l'attitude politique des dirigeants du socialisme international – de mettre plus finement à jour les divers mécanismes qui ont poussé le monde ouvrier à adopter tel ou tel comportement d'adhésion, de résignation ou de rejet face au déclenchement de la guerre et tout au long de son déroulement.

La Suisse, on le sait, a eu la chance de pouvoir rester à l'écart de ce massacre de masse, mais cette période tragique n'en a pas moins constitué pour elle aussi une rupture très nette dans la périodisation de son histoire. Bien qu'elle ait été épargnée par la guerre, il est indéniable qu'elle a ressenti les effets négatifs de ce contexte, notamment du point de vue des conditions économiques imposées aux plus vulnérables de ses habitants – en particulier au sein de la classe ouvrière. On sait aussi combien l'existence extérieure du conflit a provoqué de fortes tensions au sein même de la communauté nationale divisant Alémaniques et Romands, thème qui revient régulièrement au premier plan des analyses de cette époque¹⁶.

Vuilleumier – ce dernier sur le mouvement ouvrier socialiste en Suisse). L'attitude de la classe ouvrière face au conflit avait en outre été déjà abordée dans le cadre de la même revue: *1914–1918. L'autre front* (études coordonnées et rassemblées par Patrick Fridenson), Paris, Les Editions ouvrières, 1977.

14 A ce propos, et pour le cas genevois, voir Charles Heimberg, «L'œuvre des travailleurs eux-mêmes?» *Valeurs et espoirs dans le mouvement ouvrier genevois au tournant du siècle (1885–1914)*, thèse de doctorat à paraître.

15 Voir *Les formes de l'expérience. Une autre histoire sociale* (sous la direction de Bernard Lepetit), Paris, Albin Michel, 1995.

16 Voir à ce sujet Pierre du Bois: «Mythe et réalité du fossé pendant la Première Guerre mondiale», in *Union et division des Suisses. Les relations entre Alémaniques, Romands et Tessinois aux*

Au sein du mouvement ouvrier, la principale question qui est alors posée concerne l'identité et la défense nationales. A l'instar de ce qui va se passer dans la plupart des pays belligérants, les sentiments internationalistes vont d'abord y être battus en brèche sous l'effet du déclenchement de la guerre. Ce n'est qu'après plusieurs années de conflit que la question pourra être débattue ouvertement et que des recompositions vont apparaître au sein de la famille socialiste. C'est le cas à Genève où une formation francophile – regroupant quelques vieux leaders historiques du socialisme local – s'opposera avec une réussite toute passagère au groupe resté fidèle au Parti socialiste suisse et à ses principes internationalistes à nouveau affirmés¹⁷. Notons également qu'au terme du conflit, la Suisse connaîtra une autre forme de rupture avec l'expérience de la grève générale et la réaction bourgeoise qu'elle va provoquer. Même si cet épisode majeur de l'histoire sociale en Suisse n'a pas donné lieu à une grande unité ouvrière entre les différentes régions linguistiques, il n'en représente pas moins une issue paradoxale significative pour une période de conflit mondial qui – d'un point de vue bourgeois – aurait pourtant dû rapprocher le monde ouvrier de la communauté nationale. Il constitue d'ailleurs une sorte de «lieu de mémoire», un symbole fort qui restera gravé pendant un certain temps dans les consciences des uns et des autres¹⁸.

Quelques exemples locaux tirés de la presse ouvrière

Alors que la presse – en l'absence d'une autre documentation disponible – est une source de première importance pour l'histoire du mouvement ouvrier de cette époque, la suspension de nombreux journaux en 1914 rend encore plus difficile l'étude de sa réaction au déclenchement des hostilités. Par ailleurs, le contenu de ces publications ouvrières répond le plus souvent, et pour l'essentiel, à des attentes militantes déterminées. Il ne rend pas forcément compte des sensibilités spontanées du monde du travail. C'est la raison pour laquelle l'historien qui dépouille une telle presse devrait porter son attention sur les lettres de lecteur ou tout écrit qui semble s'y distinguer de l'expression autorisée de la ligne politique du journal considéré. Cela dit, cette presse ouvrière, malgré son état lacunaire, reste un indicateur précieux, même s'il ne permet pas de com-

XIX^e et XX^e siècles (sous la dir. de Pierre du Bois), Lausanne, L'Aire, 1983, pages 65–91. Et Hans Ulrich Jost: «Menace et repliement 1914–1945», in *Nouvelle histoire de la Suisse et des Suisses* Lausanne, Payot, 1986, 2^e édition revue et augmentée, pages 683–770.

17 Voir à ce propos une étude de référence de Mauro Cerutti: «Le mouvement ouvrier genevois durant la Première Guerre mondiale et la grève générale» in: *La grève générale de 1918 en Suisse* [Marc Vuilleumier et al.], Genève: Grounauer, 1977, pages 103–210.

18 Voir la postface de Hans Ulrich Jost à la réédition du livre de Willi Gautschi: *Der Landesstreik 1918*, Zurich: Chronos, 1988.

prendre tous les aspects de l'imaginaire du monde ouvrier, et ne peut donc fournir qu'une petite partie des réponses aux questions nouvelles des historiens. Nous ne prendrons ici que quelques exemples.

Dans l'un des plus vieux journaux syndicaux publiés en Suisse romande – *Le Gutenberg*, organe de la Fédération des Typographes – on peut distinguer deux périodes fort différentes et tout à fait significatives pour ces années de guerre.

Entre 1914 et 1915, on y évoque principalement le chômage provoqué dans la branche par le contexte international et l'on cherche en quelque sorte à sauvegarder l'essentiel sur le plan contractuel et social¹⁹. On y apprend en outre – mais l'incident est isolé – que l'*Helvetische Typographia*, l'organe des typographes suisses alémaniques, a accusé les Romands d'avoir manqué de neutralité en publiant un article des syndicats français contre la guerre²⁰. Et surtout, une intéressante rubrique intitulée «Le mouvement ouvrier et la guerre» est régulièrement présentée dans les colonnes du journal. Elle aborde de front les conséquences du conflit pour les travailleurs, s'interroge sur la faillite de l'internationalisme syndical et aborde progressivement un discours de résistance à la guerre. On peut y relever en particulier l'article virulent d'une femme contre les réalités de l'état de guerre et le fait que les socialistes n'aient pas su l'empêcher²¹. Et la publication conjointe d'extraits de deux prises de position contre la guerre, celles de la Fédération de la Haute-Vienne du Parti socialiste français (qui reste prudente et patriote, évoquant surtout les excès et le bilan désastreux du conflit) et de 200 socialistes allemands protestant en termes virulents auprès de leur fraction parlementaire contre la politique d'annexion de leur gouvernement²².

Dans une phase ultérieure, à partir de 1916, les questions de fond à propos de la guerre s'effacent progressivement pour laisser la place aux questions plus strictement corporatives, et l'on sent nettement la montée d'une exaspération sociale sous l'effet des privations liées au contexte de guerre. Cette tendance s'exprimera dans les mouvements de lutte des années 1917–1919, dont bien sûr la grève générale de novembre 1918. Relevons aussi, pour nuancer la réalité des divisions ouvrières entre régions linguistiques, que c'est à cette époque – juin 1916 – que se produit l'unification de la Fédération des Typographes de la Suisse romande et du

19 A l'image de cette entente avec les patrons qui est évoquée dès le 1^{er} septembre 1914 pour faire face à la diminution du travail disponible (il s'agit du compte-rendu d'une assemblée de délégués).

20 Voir *Le Gutenberg*, 16 octobre 1914.

21 «Les femmes contre la guerre», par Louise Saumoneau, in *ibid*, 1^{er} avril 1915.

22 *Ibid*, 1^{er} juillet 1915.

Typographenbund²³, *Le Gutenberg* devenant dès 1917 l'organe de la Fédération suisse des typographes.

Un autre cas significatif est celui du *Réveil*, cette feuille anarchiste tenue à bout de bras par Louis Bertoni qui va battre tous les records de longévité en survivant non seulement à la Grande Guerre – seule l'édition italienne du journal est suspendue jusqu'en mai 1915 –, mais aussi à tout l'entre-deux-guerres. Les milieux libertaires de Suisse romande ne sont certes pas épargnés par les velléités de parti pris francophile, et surtout anti-germanique, à l'image d'un Kropotkine, d'un Georges Herzig ou d'un Jean Wintsch²⁴. L'intransigeance de l'anarchiste tessinois dans sa condamnation du conflit et de ses réalités est donc d'autant plus significative. Fustigeant la guerre comme étant le «triomphe inouï de l'organisation d'Etat», Bertoni relève en particulier que «les individus ont renoncé à être par eux-mêmes et d'eux-mêmes pour ne former que partie [sic] d'une puissance aussi énorme qu'inconsciente, inhumaine et nullement surhumaine, bien propre à la destruction mais non à la création, trop aveugle pour jamais apporter une lumière quelconque»²⁵. Et surtout, dans un autre éditorial, il souligne que «cette guerre ne dure précisément que parce qu'elle ne met pas deux principes opposés en présence, dont l'un ait en lui une force de renouvellement qui en assure la victoire. C'est peut-être la lutte la plus féroce et la plus aveugle qu'ait jamais vue l'histoire»²⁶. Avec le recul du temps, ces propos de Bertoni paraissent relativement clairvoyants. Ils expriment en tout cas le fait que cette guerre atroce s'installe alors dans la durée et qu'il n'est guère aisé d'y percevoir des enjeux idéologiques et moraux qui pourraient en justifier la violence. Reste alors aux historiens à expliquer pourquoi de tels propos n'ont pas pu s'imposer d'emblée au sein du monde ouvrier de cette époque.

A Genève, *Le Peuple suisse*, journal socialiste, suspend sa parution dès le déclenchement de la guerre et pour quelques mois. Jean Sigg, secrétaire ouvrier et dirigeant historique du socialisme local, a juste le temps d'écrire, le 1^{er} août 1914, qu'il faut «que les fous dangereux, qui ont jeté l'Europe dans cette tourmente, s'attendent à des révolutions, à côté desquelles la Commune et 1848 n'auront été que des jeux d'enfants». Pour les semaines suivantes, c'est par le biais de journaux bourgeois, ou dans les compte-rendus parlementaires ou municipaux, que l'on peut retrouver

23 Et ceci un an après qu'une telle fusion ait déjà eu lieu dans la métallurgie.

24 Voir *Le Réveil* du 12 décembre 1914, ainsi que l'étude de Furio Biagini sur l'édition italienne du journal, «*Il Risveglio*» (1900–1922). *Storia di un giornale anarchico dall'attentato di Brescia all'avvento del fascismo*, Manduria/Bari/Rome, Piero Lacaita, 1991, pages 79–86. Wintsch et Herzig vont finalement quitter le journal dans ce contexte du Premier Conflit mondial.

25 «A nos lecteurs», in *ibid*, 10 août 1915.

26 «L'atroce vérité», in *ibid*, 2 décembre 1916.

quelques traces de l'attitude des responsables socialistes de l'époque et constater que leur ton change et qu'ils renoncent alors, pour peu de temps, à mener la lutte politique. Dans ce contexte de désarroi, on ne s'étonnera donc pas de voir les députés cantonaux Sigg, Nicolet et Albert Naine s'engager dans un compromis avec les partis bourgeois pour octroyer des pouvoirs spéciaux – limités aux questions alimentaires – au Conseil d'Etat genevois. Jean Sigg est particulièrement engagé dans cette voie puisqu'il va réclamer d'autres pouvoirs spéciaux pour le gouvernement, notamment en matière de logements et de travaux d'utilité publique²⁷. Il défend donc, dans des termes qui ne rompent jamais avec le contexte patriotique de l'époque, un renforcement du rôle social de l'Etat face à des besoins nouveaux apparus au sein de la population ouvrière, mais sans jamais développer la moindre critique quant à la situation de guerre (ce qu'il aurait d'ailleurs difficilement pu faire dans le cadre d'un parlement cantonal).

Avec la parution du *Peuple suisse* le 13 février 1915, on peut alors voir se côtoyer deux points de vue apparemment inconciliables, mais qui se développeront plus de deux ans dans les mêmes colonnes avant d'aboutir à une inévitable scission. D'un côté, des compte-rendus enthousiastes des conférences de Zimmerwald et de Kienthal sont ajoutés à des éditoriaux de Charles Hubacher ou Jacques Dicker pour réclamer la paix:

«En août 1914, la grande mission du socialisme international était d'empêcher la guerre; malheureusement, les socialistes n'étaient pas prêts pour donner à ce moment-là, s'il l'avait fallu, leur vie pour la paix; ils sont morts par millions pour la guerre»!

La grande mission du socialisme en 1916, c'est de mettre fin à la guerre.

Si le socialisme ne peut pas accomplir cette noble mission, s'il se trouve une majorité socialiste qui crie "vive la guerre jusqu'au bout" au lieu de "vive la paix", le socialisme manquera une seconde fois à son devoir et à ses principes les plus sacrés!»²⁸

D'un autre point de vue, une position beaucoup plus modérée, et moins en rupture avec l'idéologie dominante en Suisse romande, consiste à prendre parti contre les Empires centraux – au nom notamment du refus de la violation de la neutralité et de l'intégrité territoriale de la Belgique. Elle est d'autant plus facile à défendre qu'elle permet aussi de s'en prendre aux méthodes de commandement de l'armée suisse du Général Wille. C'est ainsi que l'on peut voir s'exprimer dans *Le Peuple* à la fois l'espoir que «déjà la fin apparaît, on voit pointer le jour où l'Allemagne sera vaincue sur les champs de bataille, comme elle est déjà vaincue sur les

27 *Mémorial du Grand Conseil*, Genève, 1914, pages 1277 et suivantes.

28 «La guerre et la Paix», par Jacques Dicker, in *Le Peuple suisse*, éditorial du 16 septembre 1916.

mers»²⁹, et l'exigence «que le Général et sa clique dorée de Berne disparaissent»³⁰.

Jusqu'au 16 juin 1917, date du dernier numéro du journal, les deux points de vue divergents coexistent, à tel point que l'on peut même observer une présence commune de leurs principaux représentants sur la liste socialiste pour les élections au Grand Conseil de novembre 1916. Ainsi en reste-t-on à un accord tacite autour d'une perspective de lutte sociale telle que l'avait d'emblée affirmée un Jean-Baptiste Pons:

«Guerre à la guerre! Oh! oui, guerre à la guerre! Que de crises et de misères elle accumule sous sa responsabilité indifférente!

Les familles ouvrières, sur notre place, sont pour ainsi dire les seules victimes de ce terrible fléau. Par la diminution des salaires, par le chômage, par la maladie, par la cherté des vivres et des vêtements, et enfin par la dureté des propriétaires ou des régisseurs, les ouvriers sont réduits à la plus noire des misères.»³¹

C'est la décision du Congrès socialiste suisse de Berne de refuser le principe de la défense nationale qui va finalement faire éclater le socialisme genevois et son journal. Et si son aile modérée et francophile réalisera une percée électorale qui ne durera pas, la critique historique a encore bien du chemin à faire pour pouvoir évaluer la représentativité réelle de propos musclés comme ceux du monteur de boîtes et conseiller municipal socialiste César Greub:

«Tout en étant partisan de la fin au plus vite de cette tuerie humaine, j'ai la conviction que la fin ne se fera qu'après l'écrasement du militarisme prussien, seul responsable de la guerre mondiale. Ce ne sont pas les Zimmerwaldiens – tels que les Guilbeaux à Genève – qui feront la paix. Au contraire, ils cherchent à nous entraîner dans la mêlée. Ils feraient bien mieux d'aller pérorer [sic] dans leur propre pays, où ils seraient à leur place. Mais voilà...»³²

Les thèses qui finissent par prédominer au sein des socialistes suisses vont donc servir de catalyseur à un renouvellement du socialisme genevois et de ses figures de proue, cette évolution allant de pair avec une radicalisation ouvrière sous l'effet des privations et du mécontentement croissant qui en découlait. L'internationalisme n'a vraiment percé au sein du monde ouvrier qu'en relation avec la montée des mouvements sociaux locaux, et l'étude de la presse montre que le mouvement ouvrier genevois restera quand même marqué par le souvenir de cette tentation francophile

29 Compte-rendu d'une conférence donnée au Victoria Hall par Emile Vandervelde, ministre belge et socialiste bien connu de ses camarades genevois, in *ibid*, 22 janvier 1916.

30 «Mais que va-t-on faire du Général», éditorial de Jean Sigg, in *ibid*, 5 février 1916.

31 «Leurs taudis», par J.-B. Pons, in *ibid*, éditorial du 13 février 1915.

32 «Zimmerwaldiens et Défense nationale», par C. Greub, in *ibid*, 16 juin 1917. Ce texte suit le compte-rendu du Congrès socialiste suisse dans le dernier numéro du *Peuple suisse*. A propos d'Henri Guilbeaux, voir Mauro Cerutti, *op. cit.*, pages 141–147.

qui l'a traversé et qu'il n'a pas su esquiver complètement au plus fort du drame de la Grande Guerre.

Les silences du mouvement ouvrier

Ces exemples tirés d'exemples locaux de la presse ouvrière nous apportent des informations plutôt lacunaires et assez pauvres. A l'image d'un Emile Nicolet intervenant au Grand Conseil genevois pour que l'on fournisse des sous-vêtements chauds aux soldats³³, ou comme l'illustre la rubrique sur «le mouvement ouvrier et la guerre» retrouvée dans *Le Gutenberg*, l'expression ouvrière publique au cours de la Grande Guerre s'est rabattue sur l'essentiel, elle n'a guère porté sur des espérances, a surtout exprimé des regrets et s'est apparemment appauvrie. En outre, quand elle a critiqué la guerre sur le fond, à l'instar d'un Bertoni, elle a paru assez isolée. Peut-être faudrait-il alors prendre aussi en compte ses silences en considérant, avec Alain Corbin, «qu'il est possible de déduire de certaines formes de silence, la présence, en creux, de certaines sensations, de certaines émotions»³⁴. L'exercice n'est évidemment guère aisé, mais dans ce contexte du Premier Conflit mondial, ils peuvent par exemple être envisagés en se référant de manière comparative aux journaux ouvriers des périodes qui l'ont précédé et suivi. De ce point de vue, on peut souligner en particulier l'effacement apparent, au moins dans un premier temps sous l'effet du déclenchement des hostilités, de toute expression d'une perspective d'émancipation sociale ou de réforme favorables aux travailleurs, ainsi que de toute affirmation de l'idée de fraternité universelle à l'échelle de la classe ouvrière. Or, l'absence de ces deux éléments, que nous simplifions ici, contraste effectivement avec le contenu des journaux ouvriers du tournant du siècle, alors qu'elle précède une nouvelle phase d'affirmation du mouvement social qui remettra l'action revendicative, les espoirs sociaux et l'internationalisme au centre des préoccupations de ces publications militantes.

Les contradictions au sein du monde ouvrier romand, le déplacement que l'on peut y observer d'une certaine résignation face à la guerre – voire même parfois d'une certaine adhésion à l'idée d'un combat contre les Empires centraux – à l'exigence d'une paix immédiate exprimée sous l'effet d'une exaspération sociale doivent nous faire réfléchir. Le repli, la torpeur et les silences que nous avons observés à propos d'un mouvement poursuivant un objectif de rupture sociale, sont sans doute significatifs s'agissant d'un contexte de guerre. Dans la préface à sa thèse, qui définit-

33 *Mémorial du Grand Conseil*, Genève, 1914, pages 1564–1566.

34 «Désir, subjectivité et limites: l'impossible synthèse...», in *Espaces Temps / Les Cahiers*, n° 59/60/61 (*Le Temps réfléchi. L'histoire au risque des historiens*), 1995, page 45.

sait cette architecture du temps et de ses durées qui a marqué toute son œuvre, Fernand Braudel ne situait-il pas déjà «le domaine complexe de la guerre», qui n'est pas «un pur domaine de responsabilités individuelles» et dépend de «forces de profondeur», au niveau intermédiaire, ni immobile, ni événementiel, de l'histoire «sociale», c'est-à-dire de l'histoire «lente-ment rythmée»³⁵?

Ce bref survol de la manière d'étudier l'histoire du conflit mondial et de l'attitude d'un mouvement ouvrier local face à lui a surtout permis de dégager sa perception de la guerre, de sa légitimité éventuelle et de ses conséquences. Voilà qui montre combien il est difficile, à partir du seul contenu de la presse ouvrière et des imprimés de l'époque, d'interroger d'autres aspects des sensibilités du monde des travailleurs. L'étude de presse très limitée que nous avons entreprise n'a ainsi guère pu mettre directement en évidence une expression de cette fameuse «culture de guerre», liée au contexte général du conflit mondial, dont on peut penser qu'elle a pu jouer un rôle dans la formation de l'opinion et la détermination des attitudes ouvrières. Dans la mesure où cette période de la Grande Guerre constitue un véritable laboratoire pour la construction du mouvement ouvrier, il est donc souhaitable que des études approfondies, basées sur des sources de nature plus diversifiée, permettent de faire avancer nos connaissances – quitte à devoir constater de nouveaux et véritables silences – sur d'autres aspects importants, comme par exemple l'attitude de la population, des autorités et du monde ouvrier à l'égard des réfractaires, des déserteurs ou des violences de la guerre, ou encore les tensions effectives entre travailleurs des différentes régions linguistiques du pays ou à l'égard des immigrés restés sur place. Ainsi pourrait-on chercher à mieux comprendre la relation entre la radicalisation des socialistes et l'exaspération sociale de la fin de la guerre. Et la nature réelle de l'évolution des sentiments nationaux et des espoirs sociaux au sein de la classe ouvrière et des mouvements qui l'organisent au cours de cette période.

En Suisse, pour la classe ouvrière, après la guerre et la grève générale de 1918, rien ne sera plus jamais comme avant. Alors que les forces bourgeoises vont s'engager dans un sursaut conservateur et renforcer leurs assises sur la société – tout en ressentant désormais le monde du travail comme une menace sérieuse –, le mouvement ouvrier va vivre de son côté une profonde recomposition. Cela est vrai d'un point de vue interne – avec un large renouvellement de ses équipes dirigeantes suite aux ruptures du

35 Fernand Braudel: *La Méditerranée et le monde méditerranéen à l'époque de Philippe II*, Préface de la première édition rédigée en mai 1946, Paris, Armand Colin, réédition de 1985, 1^{er} volume, page 13. Cette histoire-là va ensuite correspondre pour l'essentiel à une histoire économique et conjoncturelle, mais peut-être faudrait-il aujourd'hui s'en inspirer à nouveau dans ce domaine de la guerre.

temps de la guerre – mais aussi d'un point de vue externe – puisque dès 1917, la Révolution russe constituera désormais une nouvelle référence par rapport à laquelle chacun devra se situer. Il est vrai qu'en Suisse comme ailleurs, le mouvement ouvrier était d'abord né dans un cadre international assez mal défini, qu'il s'est ensuite raffermi et en quelque sorte «nationalisé» en commençant à s'intégrer dans une démocratie moderne, et que la Grande Guerre a alors représenté pour lui une épreuve à laquelle il n'était sans doute pas assez préparé.

Nous n'avons fait ici, à partir de quelques exemples tirés de la presse, que mettre en évidence certains problèmes posés aujourd'hui par le renouvellement de l'histoire du mouvement ouvrier romand dans le contexte de la Grande Guerre. Le dépassement de tels obstacles, et la prise en considération éventuelle des silences et des refoulements du monde du travail nécessiteraient des prolongements d'enquête et de réflexion qui ne sont pas possibles dans le cadre de cette contribution. Ils devraient par ailleurs nous permettre de mieux tenir compte du fait que les conditions de la formation de l'opinion ne sont plus forcément les mêmes dans le contexte extérieur, inédit et tragique, d'un conflit mondial.

Une opinion conditionnée?

En Suisse romande, si une francophilie dominante s'est exprimée avec force, c'est aussi le fait national qui s'est alors imposé de par son triomphe absolu en Europe, mais aussi à travers la mobilisation des soldats suisses. L'étude d'une hypothétique «culture de guerre» qui aurait alors émergé dans ce cadre particulier d'un pays épargné par le conflit permettrait de mieux comprendre dans quelle mesure elle a pu engendrer des formes de conditionnement de l'opinion. Elle mènerait plus généralement à une prise en compte de la complexité de ces phénomènes sociaux où se mêlent des contraintes et des choix, des durées diverses engendrant autant d'attitudes parfois contradictoires, et une multitude de facteurs participant à la formation du lien social. Cela dit, cette «culture de guerre» n'a sans doute pas pu être présente sous la même forme en Suisse et dans les pays belligérants. En effet, la question de l'entrée en guerre de la Confédération ne s'est par exemple pas vraiment posée, et l'idée d'une guerre susceptible de déboucher sur un monde meilleur n'a ainsi guère pu être directement présente³⁶. En revanche, le contexte du conflit et des prises de position

36 Notons toutefois, à propos du mouvement ouvrier, qu'une telle idée avait quand même pu apparaître, d'une manière ponctuelle et tout à fait minoritaire, dans le journal de tendance syndicaliste révolutionnaire *La Voix du Peuple*, par le biais de deux articles publiés les 12 août et 2 septembre 1911.

qu'il a suscitées nous semble avoir exercé une indéniable influence sur l'opinion publique et les sensibilités populaires dans le sens d'un certain repli et d'un relatif conformisme. Peut-être devrions-nous alors considérer que la «culture de guerre» s'est plutôt développée en Suisse sous une forme passive et indirecte. Cela correspondrait en tout cas à ce que nous avons pu constater pour le mouvement ouvrier, et l'expliquerait en partie.

Par ailleurs, si des voix discordantes ont pu s'exprimer dans le pays – à l'image d'un Romain Rolland ou d'un Henri Guilbeaux à Genève – le fait qu'il se soit agi surtout de ressortissants d'autres nations n'a pas manqué de préparer le fameux thème des «menées étrangères» qui sera tellement utilisé au moment de la grève générale de 1918. Parmi les très rares voix autochtones qui se sont élevées contre le parti pris francophile de la presse romande et des milieux dominants, nous pouvons toutefois mentionner le cas du futur conseiller d'Etat socialiste André Oltramare³⁷. Dans une brochure publiée en 1917³⁸, ce jeune latiniste, qui n'est alors pas encore engagé politiquement, s'offusque de ce qu'a été l'attitude dominante de la presse romande au cours des premières années de guerre. Il l'accuse même d'avoir pris trop souvent «le ton des feuilles les plus médiocres de la province française»³⁹ et de faire preuve de la plus basse des partialités dans ses commentaires comme dans ses jugements. Homme de culture, il a surtout le souci de la neutralité de la Suisse, mais aussi de sa cohésion, et l'on retrouve parmi ses références explicites des personnalités très marquées à droite, mais sensibles à cette fibre nationale, comme Théodore Aubert, Gonzague de Reynold ou Georges Wagnières. D'ailleurs, l'ensemble de son raisonnement est justifié par la conviction qu'il fallait, «en ces temps agités où les oppositions de races et de langues désagrégeaient le pays, donner aux jugements indépendants de la pensée romande une forme adaptée aux nécessités nationales»⁴⁰. Ces propos, courageux dans le contexte de leur publication, relèvent surtout d'un sentiment patriotique, ne contiennent aucune critique idéologique du conflit et ne s'écartent pas d'une éventuelle «culture de guerre». Par contre, ils en dévoilent les contradictions pour un pays qui ne peut prendre parti que pour lui-même s'il ne veut pas se déchirer. On peut dès lors se demander pourquoi ils n'ont pas eu un grand écho postérieur. Il est vrai qu'André Oltramare va devenir socialiste et que son texte s'est attaqué à une presse romande dont les milieux dirigeants entendaient bien s'être solidaires.

37 Auquel sa fille Ariane Schmitt a récemment consacré une biographie: *André Oltramare (1884–1947), un précurseur oublié*, Genève, Suzanne Hurter, 1994.

38 André Oltramare, *L'indépendance de notre presse (1914–1916)*, Série «Opinions suisses», Genève, 1917.

39 *Ibid*, page 9.

40 *Ibid*, pages 23–24.

Vers de nouvelles pistes de recherche

Nous avons évoqué successivement les nouvelles pistes de recherche – notamment dans le domaine culturel – qui caractérisaient l'historiographie de la Grande Guerre, son importance vitale pour la compréhension et la mise en perspective historiques du 20^e siècle, et son apport fondamental à l'histoire du mouvement ouvrier, y compris dans le cas d'un pays comme la Suisse qui n'a pas participé directement au conflit. En prenant quelques exemples dans la presse ouvrière genevoise et romande, nous avons aussi montré les tendances générales des propos qu'elle contient à propos de la guerre et de ses conséquences pour le mouvement social, ainsi que les difficultés qui sont propres à ce type de sources lorsqu'on leur pose les questions nouvelles qui sont suggérées par les récents développements de cette historiographie.

Des perspectives de recherche prometteuses sont désormais ouvertes. A la fin d'un siècle particulièrement sanglant et brutal, que la résurgence récente de violences terrifiantes, notamment en ex-Yougoslavie, a encore obscurci, il n'est en tout cas pas inutile de se pencher sur ce problème de la «culture de guerre», des «forces de profondeur» dont elle peut dépendre, et de sa réalité à tous les niveaux d'une société. Cela dit, s'agissant du monde ouvrier, l'historien risque bien de se heurter à l'obstacle des sources. L'utilité des collections de presse n'est en effet pas forcément évidente pour qui veut aborder des aspects précis de l'imaginaire ouvrier et des mentalités. En outre, dans ce contexte particulier de la Première Guerre mondiale, ce sont surtout les élites et les milieux dirigeants qui sont parvenus à s'exprimer et à nous laisser des traces.